

Identités plurielles au cours des voyages d'Alexandra David-Neel

FANNY MARTÍN QUATREMARE

Université de Grenade / Espagne

✉ fmquatremare@ugr.es

RÉSUMÉ. La question de l'identité a toujours été présente et en proie à diverses interrogations au fil du temps. Aujourd'hui, la plupart des spécialistes considèrent l'identité comme une évolution, une construction vouée aux métamorphoses. Alexandra David-Neel n'était pas étrangère à ces questionnements, elle revendiquait dans ses écrits de jeunesse la liberté d'être soi. Femme éclectique, on la découvre comme féministe, franc-maçonne, et cantatrice sous le nom d'Alexandra Myrial, mais aussi comme journaliste sous le nom d'Alexandra David ; or, c'est surtout en tant qu'exploratrice et orientaliste que nous la connaissons sous le nom d'Alexandra David-Neel. Les changements d'identité étaient une pratique commune pour la voyageuse, elle fréquentait avec succès toutes sortes de milieux et avait un sens de l'altérité hors du commun. Réputée pour son art du déguisement, elle a endossé de nombreuses identités pour parvenir à ses fins au cours de ses voyages. Ainsi, nous souhaitons au cours de ce travail, observer à travers sa correspondance avec son époux, comment les identités plurielles adoptées pendant son voyage ont contribué à la construction de sa propre identité.

RESUMEN. *Identidades múltiples a lo largo de los viajes de Alexandra David-Neel.* Las interrogaciones sobre identidad siempre han existido y han sido expuestas a diversas reflexiones a lo largo del tiempo. A día de hoy, la mayoría de los especialistas consideran la identidad como una evolución, una construcción abocada a la

MOTS CLÉS :

Voyage ;
Correspondance ;
Identité ;
Altérité

PALABRAS CLAVE:

Viaje;
Correspondencia;
Identidad;
Alteridad

Pour citer cet article

Martín Quatremare, F. (2022). Identités plurielles au cours des voyages d'Alexandra David-Neel. *Hybrida*, (4), 195–216. <https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.4.23712>

metamorfosis. Esas cuestiones no dejaban indiferentes a Alexandra David-Neel quien reivindicaba en sus ensayos de juventud la libertad de ser uno mismo. Mujer ecléctica, se la conoce como feminista, masona y cantante de ópera con el nombre de Alexandra Myrial, pero también como periodista con el nombre de Alexandra David ; pero es sobre todo como exploradora y orientalista que la conocemos como Alexandra David-Neel. Los cambios de identidad eran una práctica común para la viajera, se codeaba exitosamente con todo tipo de personas y ambientes, tenía un sentido de la alteridad fuera de lo común. Reconocida por su arte del disfraz, la exploradora ha asumido numerosas identidades para alcanzar sus metas a lo largo de sus viajes. Proponemos en este trabajo observar, a través de su correspondencia de viaje con su marido, como las diversas identidades adoptadas durante su periplo han contribuido a la construcción de su propia identidad.

ABSTRACT. *Multiple identities during Alexandra David-Neel's travels.* The topic of identity has always been present and has been the subject of various questions over time. Today, most specialists consider identity as an evolution, a construction dedicated to metamorphosis. Alexandra David-Neel was no stranger to these issues –she claimed in her early works the freedom to be oneself. An eclectic woman, she is known as a feminist, freemason, and opera singer under the name of Alexandra Myrial, but also as a journalist under the name of Alexandra David; however she is known especially as an explorer and orientalist under the name of Alexandra David-Neel. Changing identities was a common practice for the traveller; she successfully frequented all types of environments and had an unusual sense of otherness. Renowned for her art of disguise, she took on many identities to reach her goal during her travels. Thus, during this work, we wish to observe through her correspondence with her husband how the plural identities adopted during her journey have contributed to the construction of her own identity.

KEY WORDS:
Travel;
Correspondence;
Identity;
Otherness

1. Introduction

Louise, Eugénie, Alexandrine, Marie David a assumé depuis son plus jeune âge diverses identités. Cantatrice sous le nom d'Alexandra Myrial elle a interprété plusieurs rôles dans des pièces comme la *Traviata* de Verdi, *Carmen* de Bizet, *Thais* de Massenet, *Les Noces de Jeanette* de Victor Massé ou encore *Lakmé* de Léo Delibes. En parallèle, elle se forge une place dans le monde des lettres et des salons, parfois sous le nom d'Alexandra David, d'autre fois en tant qu'Alexandra Myrial, Mitra ou encore sous le nom de Sunyananda. Sous le nom d'Alexandra Myrial elle écrit son premier essai féministe *Pour la vie* et sous le nom d'Alexandra David, elle publie son premier ouvrage bouddhiste : *Le Modernisme Bouddhiste* alors déjà mariée à Philippe Néel. C'est finalement en tant qu'Alexandra David-Neel, qu'elle publiera ses récits de voyages après son périple asiatique. À l'âge de cent ans, lors d'une interview avec Jean Fléchet, elle s'identifie comme exploratrice innée : « On m'a demandé souvent comment est venu le goût de l'exploration. Et bien moi, je dirais que ce goût ne m'est jamais venu, il existait en moi ! » (Fléchet, 2015, p. 20). L'une de ses principales caractéristiques identitaires fut celle de voyageuse.

Les voyages, et surtout ceux de longues durées, sont considérés depuis longtemps comme une quête identitaire parfois volontaire, parfois inconsciente. S'il existe plusieurs types de voyageurs (géographes, pèlerins, explorateurs, chercheurs, etc.), ils ont tous comme point commun : la quête. Qu'ils soient à la poursuite du bonheur, d'une vérité, d'une connaissance, du bien-être, les voyageurs sont tous à la recherche de quelque chose et cette quête, comme le signale Simone Vierne (2002) a souvent pour but de transcender la condition humaine pour trouver le vrai sens de l'humanité, ce qui est en rapport avec un besoin de mieux comprendre son rapport avec le monde. Les voyages d'Alexandra David-Neel se situent tout à fait dans cette dimension. Partie à la recherche de la sagesse orientale, c'est sa propre sagesse qu'elle approfondit au fil de son parcours et de ses lettres. De la découverte géographique de l'Asie au parcours initiatique bouddhique, c'est une véritable exploration intérieure qu'Alexandra expérimente au fur et à mesure de ses pérégrinations qui peu à peu la confrontent à diverses identités. Son journal de voyage, tenu sous la forme d'une correspondance avec son époux, en est le témoin.

Au cours de ce travail, nous tenterons dans un premier temps de cerner le concept d'identité autour du voyage pour ensuite observer les identités plurielles adoptées par Alexandra David-Neel au fil de son périple tibétain et finalement, nous observerons à travers la correspondance avec son époux, comment les multiples espaces parcourus ainsi que les identités plurielles adoptées au cours de son voyage ont contribué à la construction de sa propre identité.

2. Autour de l'identité et du voyage

La question de l'identité a toujours été présente et a suscité diverses interrogations. Si l'on remonte à l'étymologie du terme latin *idem* (le même), l'identité serait ce qui reste le même, ce qui est immuable. Le terme identité indique donc ce que nous sommes, mais nous amène immédiatement à nous interroger sur ce point. Socrate disait : "Homme, connais-toi toi-même". Comment déterminer et définir sa propre identité ? Les êtres humains n'ont cessé de réfléchir à cette notion difficile à circonscrire. À partir de Locke un nouvel aspect lié à l'identité apparaît avec la *consciousness* ou la conscience de soi. Comme le remarque le sociologue Claude Dubar : « C'est l'analyse de l'auto-réflexion, du fonctionnement de la subjectivité et du Self (Soi) comme « définition et conception de soi-même » qui va provoquer l'émergence d'une nouvelle problématique, celle de l'identité du Moi comme processus social. » (Dubar, 2007, p. 8). Ainsi, Friedrich Hegel définit, au XIX^{ème} siècle, l'identité comme la reconnaissance réciproque de soi et de l'autre. Un peu plus tard, et d'un point de vue psychologique, l'identité se construit selon Freud à partir des conflits entre l'identité pour soi et pour autrui. Puis, Erik Erikson, dépasse la définition de l'identité de Freud dans son ouvrage *Enfance et société*, où il expose que le milieu social joue un rôle dans la construction de l'identité. Les recherches vont se poursuivre dans cette direction, Erving Goffman dans *Stigmat*, expose l'existence d'une opposition entre "l'identité attribuée par autrui" et "l'identité revendiquée par soi". Cet affrontement provoque, selon lui, un malaise constant dans les faces de l'individu et suscite un ajustement infini de notre identité. À partir de cette conception Paul Ricoeur base ses études et tentatives de définition du concept d'identité. Il explique dans *Soi-même comme un autre* qu'il existe une double face dans le terme : l'identité *ipse* et l'identité *idem*. Ces deux catégories du propre et du semblable sont, selon lui, indissociables, de sorte qu'établir l'identité d'un être, c'est découvrir l'idem de son ipse, à savoir déceler ce qui chez lui demeure propre à lui-même (facteur de différence), ce que Paul Ricoeur nomme le caractère : « J'entends ici par caractère l'ensemble des marques distinctives qui permettent de réidentifier un individu humain comme étant le même » (Ricoeur, 1990, p. 144). Et ce caractère n'est identifiable que par rapport à l'autre, à l'altérité. Finalement, selon les théoriciens actuels, l'identité est une dynamique (Camilleri, 1996, p. 32) ce qui implique une notion de mouvement. Certains parlent même de « métamorphose » (Fili-Tullon, 2006). L'identité ne serait donc pas une donnée établie, mais une construction, une évolution : « Il s'agit en effet désormais de faire de l'identité un concept permettant l'analyse des formes de changement. De penser et analyser certaines formes relatives de cohérence (ipséité) et de permanence (mêmeté) dans le mouvement. » (Dubar, 2007, p. 18). Élisée

Reclus, fidèle ami d'Alexandra David-Neel émettait déjà ces pensées au XIX^{ème} siècle dans son Histoire d'un ruisseau : « Semblables au ruisseau qui s'enfuit, nous changeons à chaque instant, notre vie se renouvelle de minute en minute, et si nous croyons rester les mêmes, ce n'est que pure illusion de notre esprit » (Reclus, 1869, p. 251).

D'autre part, le rapport à l'espace des individus comporte une forte relation identitaire. En effet, comme le remarque Guy Di Méo : « la notion de territoire témoigne de son appropriation délibérée, à la fois économique, idéologique et politique (sociale donc, au total) par des groupes qui se donnent une représentation particulière d'eux-mêmes, de leur histoire, de leur singularité, bref de leur identité. » (Di Méo, 2002, p. 178). De son côté, Iouri Lotman (1999), estime que toute culture se développe autour d'un espace sémiotique organisé dans une structure spatio-temporelle, nommée la sémiosphère. Cette dernière est composée d'un noyau, d'un espace concret et d'une frontière la séparant des autres sémiosphères. Plus les individus seraient près du centre, plus ils seraient proches des éléments constitutifs de la sémiosphère, tandis que plus ils en seraient éloignés et en proximité avec une autre sphère culturelle, moins cette attache serait prononcée. Ceci démontre à nouveau que le territoire détermine l'appartenance et l'insertion d'un individu dans un groupe social de référence. En effet, c'est sur cet espace qu'ont lieu diverses fêtes, la vie en communauté, le travail, le partage du territoire, ainsi que la reproduction des groupes humains qui l'occupent. Les lieux, espaces, monuments, paysages et événements qui s'y déroulent sont emplis d'une symbolique et d'un imaginaire qui contribuent à la consolidation d'appartenance des individus.

Le territoire est lié à l'ethnie et à la culture qui le mettent en forme. Traduit en termes d'espace, le concept de culture renvoie inmanquablement à celui de territoire. L'existence de la culture crée en effet le territoire et c'est par le territoire que s'incarne la relation symbolique qui existe entre la culture et l'espace. Le territoire devient dès lors un « géosymbole » : c'est-à-dire un lieu, un itinéraire, un espace, qui prend aux yeux des peuples et des groupes ethniques, une dimension symbolique et culturelle, où s'enracinent leurs valeurs et se conforte leur identité. (Bonnemaison, 1981, p. 249)

La territorialité possède alors un double statut de réalités et de représentations. Ainsi cette expérience de l'espace géographique détermine non seulement notre façon de penser et d'envisager le monde. Alexandra David-Neel écrivait à ce propos :

Une philosophie ne descend pas du ciel, elle naît dans le cerveau des humains et ce cerveau est fils de son milieu... Je t'assure que lorsqu'on rumine les théories hindoues dans la jungle où elles sont nées, on les voit sous un tout autre jour que les éminents chers maîtres qui ne les ont jamais connues dans un cabinet de travail européen. (David-Neel, 2016, p. 256)

Les pensées et l'interprétation du monde diffèrent selon le territoire et il est plus facile de les comprendre si l'on se trouve à l'endroit où elles sont nées. L'espace est alors inéluctablement vecteur d'identité et de pensées. Or, comme c'est le cas d'Alexandra David-Neel, il existe des individus qui n'appartiennent pas à un territoire concret, ceux que l'on nomme nomades. Ils s'opposent de façon ancestrale aux sédentaires. Ainsi la dichotomie entre sédentaires et nomades déterminerait deux façons de vivre, deux grandes catégories identitaires, ce qui est, bien évidemment, beaucoup trop réducteur. Par surcroît, l'image des nomades est généralement imprégnée de préjugés négatifs (voleurs, malfaisants, malhonnêtes, etc.) or, comme le remarquent André Bourgeot et Henri Guillaume, il n'existe pas un seul type de nomades :

l'invariant que constitue la mobilité ne peut conditionner une entité nomade génératrice d'identité : la mobilité ne saurait être réduite à un simple mécanisme de déplacement. Elle incorpore en effet un ensemble de techniques de production, variables d'une société à une autre, devenant elle-même une technique de production. La mobilité revêt ainsi des formes multiples qui déterminent non pas une identité, mais des identités... (Bourgeot et Guillaume, 1990, p. 11)

Les nomades, les gens du voyage ou les voyageurs forgent de multiples identités en fonction de leurs communautés, leur vécu et des territoires arpentés. Si la mobilité est génératrice d'identités plurielles, c'est parce que l'espace parcouru est déterminant dans le processus de construction de soi, et cet élément est commun aux sédentaires et aux voyageurs mais ne peut pas être envisagé de la même manière. Si l'on revient au lien entre territoire et culture, le voyageur décide d'entreprendre un voyage vers un territoire ou un autre, attiré par sa culture ou ses paysages. Ainsi, le besoin de partir peut-être engendré par un mal être dans la société d'appartenance, par la nécessité de prendre des distances avec l'endroit où l'on ressasse les mêmes idées, par l'attrait d'autres cultures, par l'envie de renouveler son rapport au monde, par le désir d'accéder à une vie intense et donc par un besoin de se détacher d'un territoire identitaire et de construire sa propre expérience. Ainsi, le voyage permet de se désencombrer de l'espace topique, de se décentraliser de soi-même (Bouvet et Marcil-Bergeron, 2013, p. 7), et de développer une nouvelle manière de penser, une nouvelle manière d'être.

Finalement, lorsqu'il s'agit du voyage et des éléments qui bouleversent les repères de l'individu, nous devons nommer l'altérité ou le rapport avec l'autre. Comme le remarque Denise Jodelet :

Dans la pensée contemporaine beaucoup voient dans l'altérité la condition même de l'émergence identitaire : « C'est toujours la réflexion sur l'altérité qui précède et permet toute définition identitaire » (Augé, 1994, p. 84). Car l'altérité convoque autant

que la notion d'identité, celle de pluralité. Ceci est évident quand il s'agit de l'altérité du dehors, objet d'étude de l'anthropologie qui, selon Augé (1995), est fondée sur la triple expérience de l'altérité, la pluralité et l'identité. (Jodelet, 2005, p. 34)

D'autre part, Delic, Hotte et Thibeault exposent que : "l'identité ne saurait prendre forme que grâce à une multitude de rapports d'identification noués, dénoués et renoués sans cesse avec les autres qui l'entourent, et ce, parfois, malgré la prise de conscience de différences marquées" (Delic, Hotte et Thibeault, 2011, p. 14). L'altérité est, alors, un processus personnel, conditionné par le vécu. Au contact des autres, le soi s'affirme et se reconnaît comme distinct ou, au contraire, s'aperçoit qu'au-delà des différences superficielles, les uns ressemblent souvent bien plus aux autres que ne le laissaient croire les impressions initiales. L'altérité est ainsi un concept qui permet aux individus de mieux cerner leur propre identité et leur appartenance à un groupe, des idéologies, des croyances, des valeurs, des idéaux.

Dans les voyages le processus d'altérité est amplifié. Si l'on revient à l'idée de sémiosphère de Lotman (1999), on estime que plus le voyageur s'éloigne géographiquement de sa sémiosphère, plus le contraste s'accroît. Le voyage permet de prendre ses distances avec son milieu et développe l'esprit critique face aux normes et coutumes rigides du noyau de sa sémiosphère. Or, comme nous l'avons vu précédemment, tous les individus ne s'identifient pas complètement à une seule sémiosphère. Chaque être humain possède sa propre histoire et jouit d'une autonomie relative à l'intérieur même de chaque sémiosphère. Néanmoins, le voyage permet aux individus de repousser leurs limites, de réaliser des faits, d'adopter des attitudes et des pensées qui n'auraient pas pu se développer au sein de leur sémiosphère. C'est pourquoi le voyage est le moment idéal pour se recentrer sur soi-même.

Il faut aussi préciser que l'altérité ne se réduit pas exclusivement aux relations humaines comme le signale Rachel Bouvet dans *ses Pages du désert* (2006), l'altérité peut aussi se manifester à travers l'espace parcouru, les lieux temporairement habités et les paysages sur lesquels le voyageur médite. En traversant d'autres pays, le voyageur est face à de nouvelles sensations, confronté à de nouvelles saveurs, des odeurs, des mélodies, des sons, des contacts et des regards différents qui lui enseignent une nouvelle relation au monde et aux autres. C'est dans cette optique d'une altérité diverse qu'il faut envisager les voyages d'Alexandra David Neel et non pas seulement en lien avec les autres en tant qu'êtres humains, car son rapport aux paysages et aux espaces parcourus est tout aussi déterminant dans sa construction.

Nous considérerons alors, tout au long de ce travail, l'identité comme un facteur muable, en perpétuelle évolution où le voyage est déterminant dans sa construc-

tion, en raison des constants bouleversements que produit l'altérité avec le monde nouveau. L'influence de l'altérité sera considérée dans ce travail, aussi bien à travers l'espace que la relation à l'autre.

3. Identités plurielles au cours du périple tibétain

Selon Tzvetan Todorov (1989), la typologie de la relation à autrui repose sur trois piliers, en premier lieu sur le plan axiologique, les jugements de valeurs qu'émet le voyageur sur l'autre détruit l'égalité entre les individus puisque l'on considère l'autre inférieur à soi. En deuxième lieu, sur le plan praxéologique, le voyageur peut s'identifier à l'autre au point de nier son originalité ou bien il tente d'imposer ses propres valeurs à l'autre. Dans les deux cas, l'égalité est selon Todorov, à nouveau impossible. Finalement, sur le plan épistémique, le voyageur resterait indifférent face à autrui et ne pourrait donc le traiter comme un égal.

Alexandra David-Neel, pourrait être classée dans la deuxième typologie praxéologique puisqu'elle s'est identifiée à l'autre au point de devenir autre, néanmoins, elle n'a jamais perdu sa singularité et est toujours restée fidèle à son être profond, à son *ipse* et son *caractère* pour reprendre les termes de Ricoeur (2015). Tout au long de cette partie nous allons observer comment le voyage et la rencontre avec l'autre ont permis à l'exploratrice de développer des identités plurielles, à tel point, d'atteindre de véritables métamorphoses identitaires et comment par ce fait, le rapport à l'autre est « la clé de voûte de tout l'édifice du Moi » (Pârlea, 2007, p. 2).

À son départ en 1911 vers Madras, Alexandra David-Neel part depuis Tunis en tant qu'orientaliste avec une bourse du gouvernement français. La première métamorphose identitaire a lieu dès son arrivée à bord du bateau. Elle adopte une attitude différente de ses compatriotes et se démarque à travers ses propos et son attitude. Elle demeure seule, elle ne se prête pas aux mondanités organisées pour divertir les passagers, elle lit, elle médite sur le ponton. En route pour Pondichéry, le 22 novembre 1911, elle est ravie d'entamer une conversation avec un brahmane s'exprimant en anglais, les passagers occidentaux sont étonnés par son attitude et sa proximité avec les hindous. Surpris par ses connaissances, le brahmane l'invite chez lui dès le lendemain pour discuter avec un autre ami brahmane, événement inédit puisque la tradition interdit à cette caste de recevoir des étrangers. Et voilà comment de fil en aiguille, Alexandra David-Neel tisse des liens, se fait une place et une reconnaissance dans le monde bouddhiste et hindouiste :

Ce type de rencontre sur le vif caractérise les voyages d'Alexandra. Sa qualité de bouddhiste lui permet d'être bien admise par les indigènes, civils ou religieux. Contrairement aux autres Européens, elle aura accès à bien des lieux, des cérémonies, des fêtes normalement réservées aux Orientaux. (Désirée-Marchand, 1996, p. 142)

Non seulement elle rompt avec le modèle de voyages de ses contemporains (grandes expéditions par les chemins de fer, accompagnés de toute une équipe de spécialistes), mais elle initie surtout un nouveau type de voyage : la découverte de l'autre à travers l'intégration totale, c'est à dire physique et psychique. Comme elle l'explique dans sa lettre du 19 décembre 1911 : « Quand je parle, ici, avec les brahmanes, ils sentent que je parle la même langue, que je comprends les choses auxquelles correspondent les termes dont ils se servent. Sylvain Lévi avec toute sa science serait, pour eux, un étranger » (David-Neel, 2016, p. 100). Il est essentiel pour elle de pénétrer et d'intégrer leur mentalité, voilà l'essence de l'explorateur selon Alexandra David-Neel, et cette conception du voyage l'amène à emprunter des identités variées. Ce rapport à l'autre dans le voyage est d'emblée inusuel, la grande majorité des récits de voyages de femmes de la fin du XIX ainsi que du début du XX^{ème} apportent un regard pour la plupart ethnocentriste sur les contrées asiatiques. L'autre s'avère un point de départ pour dénoncer la sauvagerie ou élogier les pays occidentaux.¹ Au contraire, Alexandra David-Neel rompt aussi avec cette tendance et fait place à une nouvelle altérité. Elle s'intéresse à l'ensemble des coutumes religieuses orientales, elle accepte toutes les invitations des brahmanes et des sannyasins du pays et leur montre toujours un profond respect et une haute compréhension. Pour cela, à chaque rencontre, elle est prête à changer ses coutumes alimentaires, ses vêtements et tous ses faits et gestes pour s'intégrer au mieux. En décembre 1911, elle raconte dans une de ses lettres qu'elle a fait la connaissance d'une femme yogui ayant décidé de dédier sa vie à la méditation en l'honneur de Vishnou.² Cette ascète vit nue et médite à longueur de journée dans une cabane de jardin. Alexandra, lui montrant un profond respect et intérêt, reçoit dès le lendemain la visite des disciples vishnouites l'invitant à vivre comme eux, ce qu'elle refusera de la meilleure façon possible. Comme le remarque la géographe Joëlle Désirée-Marchand, même si Alexandra David-Neel est surprise et interloquée par

¹ Voir à ce sujet les récits de voyage de Durand Fardel, Laure. *De Marseille à Shanghai et Yedo. Récits d'une Parisienne*, Paris, Hachette, 1879; Ujfalvy Bourbon, Marie. *Voyage d'une parisienne dans l'Himalaya occidental*, Paris, Hachette, 1887 et Bourbonnaud, Louise. *Les Indes et l'Extrême Orient. Impressions de voyage d'une Parisienne*, Paris, (sans mention d'éditeur ni de date), 1888.

² Vishnou est l'une des plus grandes divinités de l'hindouisme. Son rôle est de préserver l'Univers.

cette proposition, elle en est surtout extrêmement flattée. « La visite de ces messieurs, vishnouites, certes, mais par ailleurs diplômés des universités anglaises, signifiait qu'ils la jugeaient aptes à transmettre leur doctrine en Occident, c'est à dire qu'elle en avait compris le fond et la subtilité » (Désirée-Marchand, 1996, p. 194). Cette caractéristique est fondamentale, puisque la compréhension de l'autre et plus précisément de la mentalité autre est finalement la domination de l'altérité.

Après s'être fait une place et un nom dans la société hindoue, l'exploratrice poursuit son pèlerinage bouddhique vers le Sikkim, au cours duquel une belle amitié va se forger avec le futur maharaja de Gangtok, Sidkeong Tulkou. Cette amitié va donner lieu à la deuxième métamorphose de l'orientaliste en véritable exploratrice pour nous occidentaux et en ascète pour les orientaux. Elle va réaliser des escapades en pleine jungle à dos d'éléphants, traverser des rivières tumultueuses, réaliser des ascensions himalayennes, mais surtout elle va découvrir une Asie inconnue de tous. Ses lettres nous montrent comment elle assiste aux spectacles royaux, elle visite des temples fermés même aux autochtones et elle obtient une entrevue avec le XIII^{ème} Dalai Lama. C'est en effet, en tant que bouddhiste renommée qu'elle est reçue par l'éminence religieuse de l'Asie, sous une robe de lamani couleur aurore. Quel explorateur de son temps a été reçu comme un égal auprès d'éminences religieuses ?

Pour arriver à ces considérations, Alexandra déploie maints efforts, elle apprend le tibétain et fait d'ailleurs part de ses progrès dans ses lettres avec quelques phrases écrites en tibétain, elle approfondit sa connaissance des doctrines bouddhistes auprès du professeur Dawa Sandup qui lui recommande de suivre les enseignements tantriques du Gomchen de Lachen. Il s'agit d'un ermite vivant une retraite dans une caverne sur les hauteurs de l'Himalaya. Ce séjour durera pour l'exploratrice un peu plus de deux ans, elle y vivra en tant qu'anachorète tantôt dans une cabane tantôt dans une grotte de l'Himalaya qu'elle fera aménager : « L'altitude de ma caverne est d'environ 4000 m sur un flanc de montagne escarpé et merveilleusement ensoleillé. » (David-Neel, 2016, p. 33) dira-t-elle dans sa lettre du 2 novembre 1914. Lors de cette étape, a lieu la troisième métamorphose identitaire qui est sans doute la plus significative et profonde de son périple tibétain.

Elle s'initie au lamaïsme tantrique tibétain. Le bouddhisme tantrique est une voie de transformation du corps et de l'esprit qui est obligatoirement enseignée par un maître spirituel et éclairé. Il consiste à dominer complètement son corps grâce à la force de l'esprit. Pour cela, Alexandra David-Neel est coupée du monde, vit comme un ermite. Elle subit les durs enseignements du Gomchen et doit surmonter plusieurs épreuves comme méditer enfouie dans la neige. Qui peut imaginer l'indomptable

Alexandra David-Neel acceptant les ordres d'une personne ? Sa volonté de comprendre et pénétrer la mentalité tantrique la pousse à le faire, elle se transforme complètement pour pouvoir atteindre le but qu'elle s'est fixé. Cette troisième métamorphose nous démontre le rôle fondamental de l'altérité dans la constitution de l'identité. L'immersion de l'orientaliste est telle que nous assistons à l'éveil du moi. Bien qu'elle renonce à des caractéristiques personnelles que nous imaginions intangibles, c'est avec et contre elle-même qu'elle lutte dans ce nouveau rôle de disciple. En réalité, elle se prouve à elle-même, qu'elle est capable de tout. Finalement, elle acquiert au cours de cette période une nouvelle façon de vivre et de penser. Cette nouvelle identité se voit illustrée par l'obtention d'un prénom lamaïste tibétain signifiant "Lampe de sagesse" et le titre officiel de lamani octroyé par le Gomchen de Lachen. À partir de ce moment, elle peut prêcher et porter l'habit religieux hindouiste, ce qui à nouveau lui ouvrira de nombreuses portes.

La quatrième et dernière métamorphose a lieu après son séjour de deux ans au monastère masculin de Kum-Bum en Chine, lorsqu'elle part vers Lhassa. Elle débute son voyage depuis Kum-Bum en 1921 avec sa robe lama, mais elle attire l'attention de tous les pèlerins et les habitants des villages qu'elle traverse. Tenue trop voyante, elle remplace la robe de lama par des habits chinois. Après trois échecs successifs pour atteindre la capitale du Tibet, elle se défait de tout ce qui lui restait de ses coutumes occidentales (porteurs, domestiques, chevaux et yacks) et part seule avec son fils Yongden,³ jouant le rôle de sa vieille mère. Pour cela, elle noircit ses cheveux à l'encre de chine et brunit son visage grâce à un mélange de braise et de cacao. Ainsi, ils voyageront aisément à travers le Tibet et parviendront à Lhassa en février 1924. Ce dernier parcours de plus de 2000 km à pied la transforme définitivement en l'autre. Or comme nous le remarquons ci-dessus, ces métamorphoses praxéologiques ne l'ont jamais éloignées de son être profond. Alexandra David-Neel, se transforme, certes, mais en l'être qu'elle désire être. Cet ultime périple est celui qui lui a permis de se recentrer sur elle-même, de se détacher de tout et ainsi atteindre l'éveil de son être intérieur. Comme le remarquent de nombreux spécialistes, la marche est : « le seul moyen de transport permettant de s'immerger sans intermédiaire dans l'environnement naturel, la marche favorise aussi la rencontre existentielle avec soi-même et le monde. » (Verrier, 2010, p. 32). Lors de cette pérégrination vers Lhassa, Alexandra David-Neel, emporte avec elle, tout son savoir autour de l'Asie. Sa capacité d'observation, son intérêt pour les autres, son regard d'ethnologue et le savoir accumulé (connaissance parfaite du tibétain parlé et des mœurs)

³ Aphur Yongden accompagne Alexandra David-Neel depuis 1914. Il réalise avec elle le périple vers Lhassa. Il deviendra officiellement son fils adoptif en 1929 en France.

lui ont permis de circuler pendant plusieurs mois avec le respect, l'hospitalité et les dons de nourriture des tibétains ne se doutant à aucun moment qu'elle était étrangère. Toutes les métamorphoses atteintes au cours de son voyage sont mises en pratique lors de cette traversée, et si ce périple vers Lhassa lui a reconnu l'art du déguisement (Ledesma Pedraz, 2008), nous estimons qu'il va bien au-delà. Alexandra David-Neel ne s'est pas simplement déguisée, elle s'est transformée. Cette longue marche vers la cité interdite s'avère non seulement l'accomplissement héroïque de l'exploratrice mais surtout la saisie totale de l'altérité. Elle s'est confrontée intrinsèquement à l'expérience de l'autre sous toutes ses formes, depuis son rôle de disciple du Gomchen du haut des Himalayas, par celui du lama érudit à Kum-Bum, jusqu'à la pauvre mère tibétaine, sans jamais susciter chez les « autres » le moindre doute ou sentiment de différence. Voyons désormais comment toutes ces identités empruntées l'ont aidé à forger la sienne.

4. Voyage et reconstruction de soi

Dès le début du voyage, Alexandra David-Neel se sent revivre, atteinte depuis longtemps de neurasthénies, elle se sent mieux dès sa montée sur le bateau vers l'Asie. Ses premiers jours en Inde lui redonnent la force de vivre. Dans sa lettre du 4 mai 1912, après six mois en Asie, elle écrit à son époux :

Eh ! oui, avec tout ce que je récolte aujourd'hui je bâtirai, pour mes dernières années, un refuge. Ce seront des livres, des études... Un peu de sagesse glanée de ci, de là. Je parle de vieillesse et, très cher, tu vas te moquer de moi... et je rajeunis. Oui, en vérité, il est des jours où je ne me reconnais plus devant la glace. Des années, de nombreuses années, ont disparu de mes traits. J'ai maigri un peu, pas énormément, et j'ai des yeux où luit toute la clarté des Himalayas.⁴

L'exploratrice se sent rajeunir, le fait de pouvoir se concentrer sur elle-même, sur ses études et tout ce qui la passionne la revigore. L'image des lueurs des Himalayas dans ses yeux reflète, non seulement son bien-être, mais aussi la « fantasmagorie himalayenne » qu'elle éprouve pour reprendre les paroles de Samuel Thévoz (2010). Car son bien-être a beaucoup à voir avec la nature asiatique, les descriptions de paysages dans sa correspondance sont toujours synonymes de lumière et de spiritualité. Alexandra David-Neel est, en effet, ensorcelée par les paysages himalayens. Elle divinise continuellement ces montagnes :

⁴ Passage inédit de la Lettre du 4 mai 1912. Archives de la Maison Alexandra David-Neel à Digne-les-bains, France.

La vallée se heurte à un cirque de montagnes couronnées de neige perpétuelles d'où descendent des torrents. C'est très beau, très grand, un peu terrible, un décor qui dépasse la taille de l'homme. Il en est ainsi un peu partout dans les Himalayas dès qu'on atteint les hautes altitudes. Je n'ai jamais rien vu qui ressemble à ce pays-ci. Il y a entre 4000 et 6000 m d'altitude, des paysages extraordinaires, gigantesques, qui paraissent appartenir à un autre monde. Oui c'est bien là, le mot propre, on avance, à travers ces solitudes, timidement, comme un intrus qui s'est faufilé dans une demeure étrangère. Lettre du 12 juin 1915 (David-Neel, 2016, p. 375).

C'est de la demeure des Dieux dont parle l'épistolière. L'emploi des hyperboles démontre son émerveillement et son sentiment de petitesse face à la force de la Nature divine. Les montagnes sont couronnées telles des reines, parfois recouvertes d'un manteau, les cimes himalayennes sont toujours personnifiées et exaltées dans un décor fantastique. Son séjour dans l'Himalaya participe à sa reconstruction, la nature devient une compagne, un élément dans lequel elle se sent en osmose. En outre, comme nous l'avons vu lors de notre première partie, l'individu tend à donner sens à son environnement et comme nous pouvons le voir dans cet extrait de la lettre du 12 juin 1915, ce lien peut être d'ordre symbolique. Comme le remarque Paul Claval (1996): « Les hommes créent leur environnement, qui leur offre un miroir, une image d'eux-mêmes et les aide à prendre conscience de ce qu'ils partagent ». L'environnement auquel l'exploratrice est confrontée lors de sa troisième métamorphose, plus concrètement, l'Himalaya, développe son imaginaire et son identité.

Lorsqu'elle part de Lachen en juin 1912, elle écrit : « Oui je vais en rêver longtemps..., toute ma vie, et un lien restera entre moi et cette contrée de nuages et des neiges. » (David-Neel, 2016, p. 181). Le lien qu'elle a créé avec le paysage himalayen est encre en elle, nous observons qu'il fait désormais partie de son esprit et de son être. Cette mélancolie des paysages enneigés persiste pendant longtemps dans ses lettres après son départ de l'Himalaya, elle écrit dans sa lettre du 12 mars 1917 alors qu'elle séjourne au Japon : « À vrai dire, j'ai le mal du pays pour un pays qui n'est pas le mien. Les steppes, les solitudes, les neiges éternelles et le grand ciel clair de là-haut me hantent ! ». L'Himalaya est un espace qui est devenu sien, un espace qui habite en elle, un espace dont elle ne pourra plus jamais se séparer, comme la terre d'origine d'un migrant qu'il porte toujours en lui.

Sa façon de décrire l'espace en dit long sur l'exploratrice. Plus les espaces parcourus sont sauvages, plus l'exploratrice s'y sent bien. Nous découvrons une femme solitaire, de plus en plus misanthrope, qui a horreur des villes surpeuplées, mais surtout une intrépide aventurière qui ne recule devant rien. Or, la nature lui permet surtout de se retrouver avec elle-même et de mieux comprendre le monde. Elle ne regarde pas

seulement le paysage, elle le sent, le touche et l'interprète. Pour elle, les pensées les plus profondes et les réponses aux questions existentielles se trouvent dans la capacité d'interpréter la nature. Elle se rend compte, comme le prétendait son ami Élisée Reclus, que les meilleurs enseignements de la vie s'y trouvent reflétés. Dans sa lettre du 13 janvier 1913, elle explique à son époux qu'elle n'aurait pu comprendre les conceptions bouddhistes si elle ne s'était pas trouvée dans la sémiosphère où elles sont nées :

Une philosophie ne descend pas du ciel, elle naît dans le cerveau des humains et ce cerveau est fils de son milieu... Je t'assure que lorsqu'on rumine les théories hindoues dans la jungle où elles sont nées, on les voit sous un tout autre jour que les éminents chers maîtres qui ne les ont jamais connues que dans un cabinet de travail européens. (David-Neel, 2016, p. 256)

Pour Alexandra, il existe une relation entre la pensée et l'espace, plus concrètement le paysage. Elle met en évidence que la transformation qui s'exerce en elle est due à son environnement. Elle ne peut parvenir à la sagesse sans la contemplation du milieu où sont nées les philosophies qu'elle étudie. Comme l'indique Gérard Collet (2011), un paysage nous amène à penser d'une façon ou d'une autre. L'espace en somme est véhiculaire d'atomes identitaires et dans le cas d'Alexandra David-Neel, les paysages tibétains la transforment et lui octroient une nouvelle façon d'être et de penser le monde. Ainsi, comme le remarque Odile Gannier, le voyage est inévitablement un rapprochement à son être intérieur et donc facteur de construction identitaire :

Le voyage confronte l'exotisme et l'introspection, il projette le voyageur souvent isolé, dans un milieu régi par des lois différentes, dans lesquelles la recherche de repères connus est une manière d'appréhender la différence et de gérer la solitude et le dépaysement. Le voyage est la réalisation de suppositions, et de rêves. Le voyage permet d'évaluer sa capacité à deviner le monde, ou à soumettre le réel à ses vues. N'est-il pas toujours en quelque manière un voyage d'exploration ? (Gannier, 2001, p. 3)

Les éléments du voyage bouleversent les repères et la vie intérieure du voyageur, et l'un de ces facteurs est l'Autre, les autochtones obligent le voyageur à s'adapter à cette nouvelle différence et comme nous l'avons vu précédemment, le rapport de l'exploratrice avec les autres, est un élément décisif dans la construction de son nouveau soi. Paul Ricoeur (2015) explique dans son œuvre *Soi-même comme un autre*, que l'ipséité (les caractéristiques individuelles d'un être) et l'altérité sont étroitement attachées car le soi rencontre l'autre tout au long de sa vie. Selon lui, il faut comprendre l'autre pour mieux savoir qui nous sommes. Alexandra David-Neel semble parfaitement suivre cette théorie. Plus elle étudie, comprend et vit comme les autres, plus sa propre identité se définit et se renforce. Nous remarquons dans ses lettres qu'elle raconte à son

époux en toute simplicité et naturalité qu'elle prend les vêtements autochtones, qu'elle fréquente les lieux interdits aux étrangers, qu'elle enseigne à d'autres lamas des sùtras⁵ Tibétains (lettre du 12 mars 1914) ou encore bénit des centaines de personnes sur son passage (David-Neel, 2016, p. 534). Il y a des critiques lorsque certaines coutumes lui semblent inappropriées mais jamais depuis un regard étranger, toujours depuis un regard érudit. En effet, elle respecte et pratique tous les rituels aussi différents soient-ils. Nous l'avons vu, elle saisit très vite que nous ne sommes capables de comprendre l'autre que si nous vivons comme lui. Ce rapport aux autres et cette facilité à endosser divers rôles et identités la transforment et l'aident à construire sa nouvelle identité de la meilleure façon qu'il soit. De la sorte, son voyage se présente comme une initiation vers une autre vie. Comme le remarque Dominique Picard :

L'identité est non pas une donnée génétique (un « attribut ») mais un « processus », un objet que nous construisons petit à petit dans le contact avec les autres, par identifications et différenciations successives à ce qu'ils sont, à ce que nous croyons qu'ils sont et à ce que nous percevons de l'image qu'ils ont de nous. (Picard, 2008, p. 76)

Cette construction identitaire au contact de l'Autre s'observe aisément dans ses lettres, au fur et à mesure des échanges, des rencontres et surtout des immersions auprès des divers religieux, philosophes ou maîtres spirituels qu'elle souhaitait découvrir et connaître plus en profondeur, elle forge son identité en rejetant certaines coutumes et en adhérant à d'autres. Par exemple, elle dévoile à plusieurs reprises qu'elle n'apprécie guère les grands représentants religieux, même s'il s'agit du Dalai Lama, alors qu'il vient de lui indiquer qu'il restera à sa disposition pour répondre à ses interrogations concernant le bouddhisme, elle écrit à son époux : « N'importe, cet homme n'a pas ma sympathie, j'entends ne la possède qu'à titre général de frère en l'humanité. Je n'aime pas les papes, je n'aime pas l'espèce de catholicisme bouddhiste auquel celui-ci préside. Tout est apprêté en lui, il n'a ni cordialité ni bienveillance. » (David-Neel, 2016, p. 191). Elle a les idées claires. Sa propre vision du Bouddhisme repose sur le savoir et non sur ce qu'une autorité religieuse pourrait lui transmettre. En revanche, plus tard elle écrira :

En fait de cadeaux, le Nouvel An m'a apporté une superbe robe de lamani (lama femme) de haut rang. Robe qui a été dûment consacrée selon les rites lamaïstes, ce qui en fait un objet tout autrement précieux que celle que l'on pourrait acheter. Parce que revêtir achetée ne serait qu'une mascarade, tandis que j'ai le droit de porter légitimement la mienne, et ceci n'est-il pas un savoureux souvenir de voyage que d'avoir

⁵ ou Soutras du Sanskrit, sont des textes philosophiques sacrés.

pris rang parmi des lamas tibétains. J'y vois plus que cela ; une marque de sympathie et de respect des lamas himalayens et ceci, comme tous témoignages de ce genre, est toujours bienvenu. Lettre du 4 janvier 1914. (Ibid., p. 290).

Son émotion est révélatrice, Alexandra David-Neel, se transforme officiellement en lamani, elle a durement œuvré jusqu'à ce moment d'affirmation identitaire, elle a fait part constamment à son époux de ses progrès en tibétains et de ses nouvelles connaissances en matière bouddhique, cette offrande constitue l'obtention d'un titre, mais d'un titre identitaire, une reconnaissance recherchée. La reconnaissance est l'une des caractéristiques constitutives de la quête identitaire, et nous nous rendons compte que finalement, chez l'épistolière, ce besoin de reconnaissance est fort présent dans ses lettres. La correspondance est un lieu privilégié pour observer ce type de phénomène, car la lettre est marquée par l'image de soi que désire divulguer le scripteur. Comme l'indiquent les travaux de Goffman (1973), il y a chez les individus ou chez les « acteurs sociaux » une quête de reconnaissance qui va amener l'acteur à mettre en avant les aspects de son identité qui pourraient provoquer la sympathie, l'admiration ou encore l'estime de l'autre tout en alimentant l'image de lui-même telle qu'il pense que l'autre imagine. Dans ses lettres, Alexandra décrit toutes les marques d'affection et de reconnaissances que les asiatiques ont pour elle, pour ne donner que quelques exemples, elle dépeint sous un ton jovial son arrivée à Gangtok, où tout un défilé de processions de bienvenue a lieu en son honneur (David-Neel, 2016, p. 286). Elle démontre comment petit à petit, son nom et sa personne deviennent célèbres au point que les gens la saluent dans la rue : « Beaucoup de gens du Koukou-nor que j'ai rencontré précédemment viennent me saluer » (David-Neel, 2016, p. 533) et par surcroît se prosternent à son passage la reconnaissant tel un bouddha vivant, celui qui a atteint la sagesse. Ainsi elle a vu au monastère de Kum-Bum, « des gens se prosterner le front dans la poussière sur son passage » (David-Neel, 2016, p. 518) de même qu'à New Taouchou en Chine, où ces prosternations étaient accompagnées de dons de nourriture et d'argent pour qu'elle puisse continuer son périple (David-Neel, 2016, p. 636). L'admiration atteindra son plus haut degré à Kum-Bum lorsqu'Alexandra devra « bénir » (David-Neel, 2016, p. 534) les gens sur son passage la reconnaissant comme une autorité bouddhiste et lui octroyant ainsi la plus belle légitimation de son voyage. Toutes ces marques de reconnaissance sont les preuves à la fois matérielles et spirituelles de sa réussite en Asie et de la reconnaissance qu'elle était partie chercher en Asie, une reconnaissance pratiquement impossible à obtenir sur les bancs européens.

Elle insiste aussi fortement dans ses lettres sur sa présence comme être la seule et unique femme à séjourner dans un monastère masculin, comme être la seule

occidentale à fréquenter certains monastères ; puis sur les exploits atteints comme une longue randonnée dans la jungle, l'ascension d'une montagne de l'Himalaya :

Je vais te raconter mon excursion annoncée dans ma dernière lettre : un rêve à ajouter à ceux que je fais dans cette Asie que je comprends et qui me comprend. Nous sommes partis par un matin ensoleillé, le prince, le directeur de l'école, moi, une sorte de chambellan et d'autres satellites, une douzaine de personnes. Les porteurs de nombreux bagages ayant pris les devants avec les domestiques. J'ai déjà parcouru une partie de la route que nous suivons. Rien à noter, sinon la singulière excitation de mon cheval, si sage d'ordinaire, qui se met à ruer et à donner des coups de pieds à d'autres chevaux ce qui lui attire des coups de fouets de ma part. Nous faisons à pied une partie de la descente, mais avant d'arriver à l'endroit où nous mettons pied à terre j'ai pu constater les réels progrès que j'ai faits comme amazone car je descends, sans la moindre hésitation, montée sur mon cheval, une partie vraiment difficile de la route que je n'avais pas osé entreprendre la première fois que j'étais passée par la.⁶

Cet extrait de la lettre du 1er septembre 1912, démontre plusieurs facteurs déjà énoncés. D'une part, son rapport d'adhésion et donc identitaire avec l'Asie, ce continent qui contrairement à la France semble la comprendre. Puis nous observons la peinture de l'exploratrice sur son cheval indomptable qu'elle arrive à dominer en tant que bonne cavalière et finalement sa qualification d'« amazone » qui renforce son sentiment d'appartenance identitaire à l'Asie, mais aussi ses qualités d'exploratrice. Ces manifestations de reconnaissance et cette insistance sur ses performances démontrent qu'elle éprouvait le besoin de se faire un nom, non seulement parmi les orientalistes mais aussi parmi les maîtres bouddhistes. La forte mise en valeur d'elle-même, de ses exploits et de ses découvertes tout au long des lettres révèlent qu'Alexandra était une femme ambitieuse, cherchant la reconnaissance et la renommée.

De plus, l'écriture du voyage amène souvent Alexandra David-Neel à une rétrospection vers un passé douloureux qui nous révèle une enfant en manque d'amour maternel. Mais l'écriture l'invite également à émettre des réflexions existentielles et des méditations intérieures qui façonnent l'être qu'elle est au moment où elle écrit. Les différentes réflexions philosophiques qu'elle émet et son positionnement dans son domaine de formation bouddhiste expliquent aussi un peu plus son tempérament. De plus, on observe une volonté de se trouver et de se réfléchir dans les lettres. Elle tente de se définir, de trouver des réponses à ses questionnements. Alors qu'elle se trouve au Japon et ressent une nostalgie profonde pour l'Himalaya, elle écrit à son époux :

⁶ Passage inédit de la lettre du 1er septembre 1912. Archives Maison Alexandra David-Neel. Dignes-Bains.

N'est-ce pas un cas curieux que le mien, cette persistance de caractère, de tendances qui dorment pendant une ou deux générations et ressuscitent impérieux, tyranniques chez un petit-fils, un arrière-petit-fils. Naturellement, je ne sais pas quel homme était mon grand-père et ce qu'il pensait, ma mère avait trois ans à peine quand il mourut et ignore tout de lui, car sa mère, remariée, ne lui en parlait jamais. Ma mère elle-même adorait son beau-père qui la gâtait tout comme ses propres enfants et n'a jamais eu la curiosité de se livrer à des investigations bien profondes au sujet de la mentalité de son père. Elle toucha sa part d'héritage de ce côté et n'en demanda pas plus long. Peut-être avait-il hérité, lui, l'âme de sa mère asiatique, peut-être que non, et celle-ci a-t-elle attendu jusqu'à moi pour revivre. Mystère ! Mais rien n'y a fait ; d'être née de gens paisibles comme mes parents, d'avoir été élevée pour être paisible comme eux, d'avoir vécu dans les villes d'Occident si longtemps, rien n'y a fait... mon home est ailleurs et dans ce Japon trop menu, j'en ai la douloureuse nostalgie. Mais voilà encore bien du rabâchage, tu sais tout cela et depuis longtemps. Pourquoi est-ce que je le répète ? Parce que, sans doute, je ne cesse d'y songer. [...] Lettre du 6 juillet 1917. (David-Neel, 2016, p. 459)

Cet extrait de la lettre écrite en juillet 1917 à Kyoto, montre également qu'à cette date Alexandra se cherchait encore, tentait de mieux se comprendre et enfin de donner un sens à cet attrait pour l'Asie. Elle qui se disait une « âme jaune », se sentait plus asiatique que française. En somme, le lecteur du journal de voyage d'Alexandr David-Neel est confronté à toute une série d'intériorisations, et d'explorations qui forment et qualifient son être puis nous aident à découvrir et mieux comprendre l'essence de l'exploratrice. Par surcroît, cette introspection est renforcée par la marche, car qui dit voyage, dit mobilité et lorsque cette mobilité se réalise à travers la marche, il est démontré que le voyage intérieur s'opère de façon optimale.

Son expédition semble évoluer en un voyage au fond de soi-même qui conduit l'exploratrice à la transformation personnelle. Comme le remarque Christian Verrier la marche favorise la rencontre existentielle avec soi-même et le monde :

Le marcheur ouvrira et suivra souvent le chemin, dirait-on, comme il produirait et pourchasserait son reflet dans le miroir, un peu de sa vraie vie concrétisée en même temps que symbolisée. Chemin de vie et chemin de terre, sinuosités des sentiers et de l'existence, les correspondances sont nombreuses entre vie et chemin, entre chemin et soi. (Verrier, 2010, p. 33)

Un lien entre la marche à pied et l'expérience intérieure s'élabore tout au long du périple, l'exploratrice puise dans tous les enseignements acquis au long de sa vie et de ce voyage. Elle se rend compte alors de sa force, de son savoir, de ses acquis. En somme, tout son potentiel est déployé par la marche : « Par son rythme lent, dans son environnement de paysages et de silence, par son dialogue approfondi avec le corps,

le voyage pédestre contribuerait à faire naître les interrogations sur ce que l'on fait, ce que l'on peut. » (Ibid., p. 34). Elle pousse ses capacités à bout et dépasse ses propres limites. Avant de parvenir à Lhassa, Alexandra parcourt les steppes tibétaines, loin de la civilisation, nombreux sont les chemins vierges que l'exploratrice et son disciple Aphur Yongden ont empruntés. Elle retrouve alors deux éléments qui lui sont chers : la nature et la solitude. Lors d'un entretien avec Jean-Fléchet pour ses 100 ans en 1969, Alexandra David Neel révélait son amour précoce pour la solitude : « Mais être seule, oui être... j'appelais ça être « soi ». Je voulais être « moi ». Et alors c'est comme ça, c'est assez comique que, (plus tard) j'ai compris une philosophie dans laquelle on dit qu'il n'y a pas de moi : le bouddhisme. » (Fléchet, 2015 :23). Elle avait fait le rapport, dès son enfance, entre la nécessité d'être seule pour être soi, puis avait reconnu le voyage comme moyen pour se retrouver seule avec elle-même. Plus tard, le bouddhisme l'aurait aidée à comprendre, à travers la théorie de l'impermanence des choses, qu'elle pouvait être qui elle souhaitait à un moment déterminé de sa vie. Pour elle la vie est une continuelle représentation où les êtres doivent prendre différents rôles selon les étapes de leur vie. La vie n'est rien d'autre que ce moment éphémère où l'on joue la comédie, elle n'a aucun sens à part le moment présent. Sa correspondance est témoin de ce type de réflexions. Or, et d'une façon contradictoire, son journal de voyage est également témoin de sa quête intérieure, des introspections, et des analyses personnelles qu'elle émet le long de ses quatorze années de son voyage en Asie. Bien que son ultime périple ne soit que très peu conté dans sa correspondance par besoin de discrétion vis à vis des autorités, nous nous rendons compte après son arrivée à Lhassa que cette dernière marche à pied de plus de 2000 km a été l'acheminement vers son bonheur intérieur, qui constitue finalement la véritable reconstruction de l'être.

5. Conclusion

Identité et voyage sont indéniablement liés. À chaque déplacement physique vers un autre monde, le voyageur initie également un voyage intérieur. En traversant diverses épreuves, il apprend, il évolue, grandit et naît de la sorte une nouvelle personne, un peu plus érudite, parfois un peu plus sage. Dans le cas de l'exploratrice Alexandra David-Neel, nous l'avons vu, le voyage et le parcours identitaire sont poussés à l'extrême. Ses lettres de voyage sont bel et bien la démonstration d'une évolution, d'une volonté d'existence et d'une réflexion autour de soi et la vie. Mais elles sont surtout l'établissement d'une construction de soi à travers le voyage et l'autre. Les multiples rencontres constituent à chaque fois un enseignement nouveau. La capacité d'adap-

tation de la voyageuse à travers l'immersion totale, qui certes se fait à travers un dur labeur (apprentissage parfait de la langue, des mœurs et changements d'apparence) lui a permis de vivre comme les autres, en somme, de vivre une nouvelle vie à chaque nouveau contact. Ces diverses identités endossées au fur et à mesure du voyage ont contribué à la construction de sa propre identité qui peu à peu s'est métamorphosée mais qui a aussi renforcé et affermi les traits dominants de son être. Son périple constitue ainsi une évolution ainsi qu'une affirmation de soi. Le cas d'Alexandra David-Neel peut alors illustrer et offrir une nouvelle définition de la notion d'identité à travers le voyage et l'intégration.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bonnemaison, J. (1981). Voyage au bout du territoire. *L'Espace Géographique*, 10(4), 249–262. <http://www.jstor.org/stable/44381647>
- Bourgeot, A., & Guillaume, H. (1990). Identité : parcours nomades. Faits et représentations. *Études rurales*, (120), 9–15. <https://doi.org/10.3406/rural.1990.3286>
- Bouvet, R. (2006). *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*. XYZ éditeur, coll. Document.
- Bouvet, R., & Marcil-Bergeron, M. (2013). Pour une approche géopoétique du récit de voyage. *Arborescences*, (3). <https://doi.org/10.7202/1017364ar>
- Camilleri, C. (1996). Les stratégies identitaires des immigrants. *Sciences Humaines. Identité, identités : l'individu, le groupe, la société*, (15), 32–34.
- Claval, P. (1996) *La géographie comme genre de vie. Un itinéraire intellectuel*. Paris, L'Harmattan
- Collot, G. (04 mai 2011). Pour une géographie littéraire. *Fabula-LhT*, (8). <http://www.fabula.org/lht/8/index.php?id=242>
- David-Neel, A. (2016). *Correspondance avec son mari. Edition intégrale, 1904-1941*. PLON.
- Delic, E., Hotte, L., & Thibeault, J. (2011). Devenir soi avec les autres. Identité et altérité dans les littératures francophones du Canada. *@nalyse, revue des littératures franco-canadiennes et québécoise*, 6(1). <https://doi.org/10.18192/analyses.v6i1.756>
- Désirée-Marchand, J. (1996). *Alexandra David-Néel: Vie et Voyage – Itinéraires géographiques et spirituels*. Arthaud, coll. Classiques.
- Di Méo G. (2002). L'identité : une médiation essentielle du rapport espace / société. *Géocarrefour*, 77(2), 175-184. <https://doi.org/10.3406/geoca.2002.156>
- Dubar, C. (2007). Polyphonie et métamorphoses de la notion d'identité. *Revue française des affaires sociales*, 2, 9–25. <https://doi.org/10.3917/rfas.072.0009>
- Fili-Tullon, T. (2006). Identités et écritures contemporaines. *Acta fabula*, 7(6). <http://www.fabula.org/revue/document1703.php>
- Fléchet, J. (2015). *Alexandra David-Néel: Entretiens*. Collection Opus.
- Gannier, O. (2001). *La littérature de voyage*. Ellipses.
- Goffman, E. (1973). *La Présentation de soi. La Mise en scène de la vie quotidienne I*. (Traduit de l'anglais par Alain Accardo). Les Éditions de Minuit, Collection le sens commun.

- Jodelet, D. (2005). Formes et figures de l'altérité. In M. Sanchez-Mazas et L. Licata (Dir.), *L'Autre: Regards psychosociaux* (pp. 23-47). Les Presses de l'Université de Grenoble, Collection Vies sociales.
- Ledesma pedraz, M. (2008). Alexandra David-Néel ou l'art de la fugue et du déguisement. *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, (28), 213-22. <https://doi.org/10.4000/clio.8712>
- Lotman, Y. (1999). *La sémiosphère*. Presses Universitaires de Limoges (PULIM).
- Pârlea, V. (03 janvier 2007). Au-delà de l'ethnocentrisme : pour une théorie de la rencontre dans les récits de voyage au XVII^e siècle. *Viatica* [En ligne]. <https://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=403>
- Picard, D. (2008). Quête identitaire et conflits interpersonnels. *Connexions*, (89), 75-90. <https://doi.org/10.3917/cnx.089.0075>
- Reclus, E. (1869). *Histoire d'un ruisseau*. Paris, Bibliothèque d'éducation et de récréation. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64040d>
- Ricoeur, P. (2015). *Soi-même comme un autre*. Seuil.
- Thévoz, S. (2010). *Un horizon infini: Explorateurs et voyageurs français au Tibet 1846-1912*. PU Paris-Sorbonne.
- Todorov, T. (1989). *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Le Seuil.
- Verrier, C. (2010). Voyager à pied, une expérience existentielle. *Le Journal des psychologues*, (278), 32-37. <https://doi.org/10.3917/jdp.278.0032>
- Vierne, S. (1972). Le voyage initiatique. *Romantisme*, (4), 37-44. <https://doi.org/10.3406/roman.1972.5402>

Fanny Martín Quatremare, enseignante-chercheuse au Département de Philologie Française de l'Université de Grenade, elle a soutenu sa thèse en 2020 sur la correspondance d'Alexandra David-Neel à travers le programme de doctorat *Lenguas, Textos y Contextos* de l'Université de Grenade. Elle s'intéresse actuellement à la géopoétique, plus concrètement à la vision des paysages des voyageuses francophones en Asie, ainsi qu'à la littérature francophone du Cameroun.